

Ça avait commencé par une minuscule goutte de sueur, à peine un soupçon d'eau, une caricature de transpiration, un nanocéan salé avec l'ombre d'une pointe d'acidité, qui de par sa faible constitution, n'osa même pas ébaucher une amorce de glissade, se contentant d'apparaître.

Bien qu'elle sût pertinemment qu'elle fût la seule à la sentir, l'impudence du fait lui crispa immédiatement les abdos. Son transverse sollicité, elle rentra instinctivement un peu plus le ventre, alors que son sourire doux et légèrement détaché des contingences terrestres, continuait à flotter sur ses traits sereins. Son pouls, admirablement contrôlé par des années de pratiques ascétiques, ralentit même au gré d'une respiration gérée comme un lancement à Cap Canaveral. Sa totale maîtrise de la sophrologie lui permit en un temps record de détendre les abdos, redonner un peu de volume au ventre tout en maintenant une respiration des plus paisibles. Elle abaissa même la température de son corps de quelques millièmes, ce qui eut pour conséquence le retour à l'aridité frontale. L'alerte n'avait en rien été dangereuse et aucun drame évité, vu la micro proportion de ladite goutte, néanmoins, elle sentit du coin de l'œil, la bouche noire vorace et mutique de l'une des caméras zoomer vers son visage. Elle posa les yeux sur ses mains. Trois superbes spécimens de scorpions africains luisant de noirceur et deux énormes mygales velues se promenaient tranquillement sur ses mains posées à plat dans un bac en verre. Elle avait étudié les arachnéens et savait quels risques elle courait. Ou pas. Ces animaux à la réputation exécrationnelle, attaquaient rarement, sauf s'ils se sentaient menacés. Leur pique était certes douloureuse mais prise à temps et soignée, sans grand risque pour la victime, à moins d'être allergique ou victime d'une attaque groupée. Une micro caméra installée dans chacune des cages en verre saisissait le moindre détail anatomique des bestioles. Pour l'instant, une des mygales tâta de ses pattes duveteuses, l'anneau d'argent qu'elle portait au pouce. L'analyse dut la décevoir car elle s'en détourna sans plus de façons et repartit arpenter les phalanges. Les scorpions eux, se faisaient face dans une danse mortelle, dard érectile dressé, pinces ouvertes. Elle ne leur accorda qu'une attention distraite. Contrôle de la respiration, de la transpiration, absence totale de parfum, de pilosité ou de déodorant, vêtements en fibres naturelles, tout avait un sens, un but, une finalité. N'agresser les animaux avec aucun effluve, aucune empreinte olfactive belliqueuse, comme les dresseurs face aux fauves. Etre neutre, le plus neutre possible.

En face d'elle, le Japonais trapu tout en muscles et tatouages, semblait afficher une totale indifférence au monde. Ses mains carrées, aux ongles longs, disparaissaient presque sur les tatouages qui recouvraient l'intégralité de son corps, ne laissant qu'à peine deviner les agresseurs potentiels qui s'y promenaient. Ses yeux rapprochés aux lourdes paupières ourlées restaient fixés sur l'horizon. Elle savait qu'il avait étranglé et décapité nombre d'autres yakuza comme lui, ou de simples mortels, et qu'après ces meurtres, il trempait longuement ses mains

de tueur dans un bain de lait de vaches de Kobi, rares et prisées, adouci de fleurs de cerisiers tout juste écloses qu'il faisait venir à grands frais d'une pagode quasi secrète de Nagasaki jusqu'à Tokyo, par jet privé. Tant de délicatesse dans la superstition la rassérénait sur le genre humain. Ils n'avaient pas échangé un seul mot, à peine un regard, depuis le début de l'épreuve. Les adversaires se jaugent, ne se jugent pas, disait son mentor. « *Qui connaît l'autre et se connaît lui-même, peut livrer cent batailles sans jamais être en péril. Qui ne connaît pas l'autre mais se connaît lui-même, pour chaque victoire, connaîtra une défaite. Qui ne connaît ni l'autre ni lui-même, perdra inéluctablement toutes les batailles.* », dit Sun Tzu dans « L'Art de la Guerre », l'un de ses plus anciens livres de chevet. Ainsi, elle en savait sur son adversaire japonais beaucoup plus que lui-même devait en savoir sur elle, si tant est qu'il se fut un tantinet renseigné. Sa discrétion et son absence de vie sociale officielle, son goût prononcé pour le mystère dont elle s'entourait, le vide numérique qui recouvrait sa vie, tout cela avait été soigneusement pensé, savamment orchestré, méticuleusement établi. Pas de portable, pas de GPS, pas de cartes de fidélité, pas de cartes bancaires (payer en liquide) ... Son empreinte numérique comme carbonique était quasi nulle.

Se détournant du yakuza, elle posa un regard sans expression sur l'Africain. Il avait pénétré le labo dans une véritable mise en scène, hululant et psalmodiant à la fois des chants d'origine inconnue, agitant une sagaie sanglante, un collier fait d'os et d'un crâne d'enfant tombant sur sa poitrine maigre. Personne n'avait fait attention à lui, à part les caméras scrutatrices et inquisitrices placées tout autour d'eux. Grand, presque osseux, le crâne rasé et scarifié, des tatouages ethniques lui couvrant le menton, il se tenait penché au-dessus de son bac en verre, ses lèvres sèches et violettes semblant ne pas pouvoir s'arrêter de bouger. Prières, incantations, menaces muettes ? Après tout, peu importait la méthode, pourvu que chacun y puise la force ou la foi. Mais l'homme paraissait tout de même fortement agité. Le petit crâne humain suspendu à son cou claquait des mâchoires au même rythme que ses lèvres. Elle regarda dans le bac et comprit la cause de son trouble. Les mygales se balançaient d'avant en arrière sur leurs pattes, leur ventre poilu frottant les mains de papyrus de l'homme. L'un des scorpions gisait sur le dos, se contorsionnant d'agonie, alors qu'un autre, le dard gigantesque, menait une chorégraphie victorieuse sur l'avant-bras. L'homme, debout, était cassé en deux au-dessus du bac, son torse grêle et nu et ses aisselles détrempés par ses tentatives de garder le contrôle de son angoisse. Un filet continu, fait d'aigreur et de peurs devenues panique, tomba soudainement sur les arachnéens. Toute l'acidité déferla sur les insectes, avec une telle violence que l'une des mygales bondit en l'air avec une soudaineté qui eut pour effet de plonger les scorpions dans une peur guerrière et défensive. Comme si les mygales n'attendaient que ça, dans une bacchanale de mort et de désolation, les arachnéens et les scorpions effrayés piquèrent simultanément et à plusieurs reprises la peau parcheminée et déjà grise de l'Africain. Celui-là hurla, gesticulant comme un fou, les bras raides mais les mains effarouchées, le scorpion et les mygales terrorisés et nerveux faisant des bonds, le tout dans un fracas de verre brisé et de cris affreux. Deux militaires apparurent comme par magie, empoignant l'Africain sous les bras, le traînant hors de vue, les mâchoires du crâne d'enfant ouvertes pour l'éternité sur un dernier hurlement silencieux. Le tout n'avait duré qu'une poignée de secondes et avant même qu'il n'ait quitté la pièce elle sut que l'homme était mort, le cœur ayant lâché. Seul le couinement de rotation des caméras l'accompagna.

Elle avait été témoin de la scène sans états d'âme, le Japonais continuant à fixer l'horizon, aucun des deux n'ayant esquissé le moindre mouvement pour venir en aide à l'homme dont le souvenir s'estompait déjà en eux comme une brume matinale. Un bip retentit, à peine sonore, une vibration, presque un ultrason qui eut pour effet immédiat d'éloigner les scorpions et les mygales de leurs mains toujours immobiles et de rétracter les caméras dans les bacs. Elle sortit lentement les mains de la cage, releva les bras et se tourna vers le fond du hangar, où se dirigeait déjà le Japonais, toujours aussi mutique, toujours aussi détaché. La première épreuve s'achevait par l'élimination d'un adversaire, encore qu'elle n'eût point considéré l'Africain comme tel, son apparente faiblesse d'esprit et son manque total de préparation l'ayant déjà classé, dès le début des épreuves, comme peu susceptible de faire partie des redoutés.

La deuxième épreuve l'avait opposée à une Slovaque massive, avec un torse de lutteur de foire, des cuisses de joueuse de tennis, des avant-bras musculeux et un incroyable visage tout en finesse, des flots de cheveux blonds soleil et un regard cobalt tellement incongrus qu'on aurait cru la tête d'une autre greffée sur ce corps. La Slovaque était muette et étonnamment bruyante comme savent l'être les sans-voix. L'épreuve intitulée sobrement « Jungle », consistait à traverser une sorte de jungle totalement improbable, comme sortie de l'imagination d'un pervers et sans doute, était-ce le cas.

Elle avait identifié la Slovaque grâce au petit drapeau qui ornait sa combinaison noire. Amenées en hélicoptère et jetées d'une hauteur de trois mètres dans une rivière glacée, les mains sommairement liées dans le dos, les yeux bandés, un bâillon sur la bouche, elle avait dû faire appel en elle à des ressources de survivaliste pour éviter de paniquer. Le choc avec la surface l'avait presque assommée et elle en fut reconnaissante au bâillon de lui éviter de se casser les dents en les entrechoquant si brutalement. Mais le bâillon salvateur se révéla rapidement être aussi un étouffoir qui se gorgea d'eau, une eau sale, boueuse, parasitaire, tentant de se frayer un chemin à travers sa gorge nouée. Il fallait qu'elle sache rester calme. Elle réussit à basculer sur le dos, et à force de contorsions, aidée comme elle pouvait par ses avant-bras, à faire glisser le bandeau de ses yeux. Elle découvrit ce bras de fleuve, incroyablement froid, cette jungle inextricable et farouchement hostile, ces rives si lointaines érigées sur une boue rougeâtre et prégnante, où elle le savait, des caméras enregistraient et diffusaient en direct des images sans filtre, ces rochers déchiquetés dressés comme autant de mouiroirs en puissance, et surtout, ces troncs, faux espoirs à écailles et tout en dents, se laissant glisser dans l'eau, sans hâte, comme certains de l'inéluctabilité du destin réservé aux deux femmes.

La Slovaque. Où était la Slovaque ? Elle avait entendu le bruit de son impact dans l'eau, mais ses mains entravées gênaient toute manœuvre giratoire. L'instant n'était pas au questionnement, mais à l'action. Elle flottait, ballottée, toujours sur le dos. Elle fit jouer les liens qui lui enserraient les poignets, risquant de basculer à tout moment, ce qui était hors de question. Elle se sentait entraînée sans échappatoire possible par le courant vers ce qui devait être des chutes. Un drone surgit de nulle part bourdonnait au-dessus de sa tête, son zoom accrochant chacun de ses gestes, chacun de ses traits. Elle l'ignora. Le bruit terrifiant de l'eau se fracassant plusieurs dizaines de mètres plus bas, la bruine incessante et glacée lui balayant le visage, les tourbillons

la malmenant comme un simple morceau de bois, la menace imminente des crocodiles rôdant autour, charognards au sourire perpétuel ; cette conjugaison d'insensé et de très réaliste lui donnèrent avec tout autant de violence que le déchainement des éléments autour d'elle, une impulsion d'énergie, un sursaut de survie, une décharge d'adrénaline qui l'électrisa littéralement. Une contorsion souple et rapide des épaules générée par des années d'assouplissements lui permit en un temps record de faire passer les bras par-dessous les jambes et les liens se défirent alors avec une facilité déconcertante. Bien sûr. L'idée n'était pas d'amener à une mort rapide et peu spectaculaire, mais au contraire, de pousser la résistance jusqu'au bout. Débarrassée des liens, elle arracha le bâillon lorsqu'elle ressentit une brutale poussée dans le dos. On venait de la heurter violemment, et elle tourbillonna davantage avant de voir la Slovaque dériver, débarrassée elle aussi de son bandeau, de ses liens et de son bâillon grâce à sa musculature, encore plus désorientée, la bouche tordue sur un cri d'impuissance. Plus qu'un cri, des sons inarticulés, rage, colère et volonté étroitement entremêlés. Comme pour l'Africain, elle l'élimina de ses priorités et se mit à nager avec le courant. Tenter l'inverse comme la Slovaque était suicidaire, mais la musculature impressionnante de celle-ci lui offrait l'opportunité d'essayer. Quant à elle, elle évaluait la distance la séparant des rapides au bruit infernal qui se rapprochait et aux tourbillons de plus en plus nombreux qui jetaient autant d'obstacles sur sa folle dérive. Elle ne doutait pas qu'une solution existât, proche et éloignée à la fois, de par les conditions extrêmes de l'épreuve. Elle savait que les crocodiles ne se risqueraient pas trop à approcher des rapides, mais attendraient patiemment près des rives. Rester concentrée, connectée, malgré les chocs répétés, le froid qui engourdit les jambes, les spasmes de peur qui les traversent, la boue qui adhère au pantalon, l'eau s'insinuant partout dans ses oreilles, son nez, ses yeux.

Et soudain, elle la vit. Une grosse corde tressée qui traversait la rivière de part en part. La porte de sortie. Là, devant elle, à quelques vingt-cinq mètres. Assez proche des rapides dont elle percevait l'effrayante imminence, pour qu'en cas d'échec, il lui restât peu de temps de mortification. Tendue basse, donc saisissable, à condition d'impulser un mouvement hors de l'eau. La rater, c'était le plongeon de la mort, et la noyade, due au choc, à la perte de connaissance, à l'overdose d'eau. Son cerveau ne disposa que de quelques secondes pour jauger, évaluer, analyser et décider. Torsion du corps, basculement arrière d'une épaule, tirer sur la manche, arracher l'autre, saisir fermement la chemise en coton du Nil d'une main, battre des jambes et donner avec la vraie énergie du désespoir - et non cet ersatz littéraire sur-consumérisé- l'attendue impulsion, balancer dans le même mouvement par-dessus la corde, la chemise fermement amarrée au poing fermé, rattraper l'autre manche in extremis, l'enrouler hâtivement mais fermement, poing serré convulsé. Son corps s'arcbouta, violemment freiné, arrêté dans son élan tandis qu'elle bénissait une fois de plus l'extrême solidité de ces chemises taillées pour l'aventure. C'était elle l'obstacle désormais, à peine accrochée au-dessus de l'eau, qui redoublait de violence pour la gifler, la fouetter avec fureur, tenter de l'arracher à la corde salvatrice. A la force des bras (les années de pratique de paddle intensif lui avaient forgées des muscles moins exubérants que ceux de la Slovaque mais visiblement fiables), elle se hissa vers la corde jusqu'à l'enlacer, puis commença à remonter une jambe puis l'autre, cramponnée comme pour des exercices militaires. Son pantalon trempé et gorgé d'eau ne lui facilitait pas la tâche mais pouce à pouce, elle parvint à se hisser toute entière, tête en bas battue par les flots,

toujours soumise aux bourrasques. Elle souffla cinq longues minutes, régulant son pouls, son stress, éliminant l'adrénaline qui avait envahi ses vaisseaux, puis releva la tête. Il était temps de quitter cette baignade revigorante et un coup d'œil circulaire lui apprit trois choses : les crocodiles attendaient d'un air ennuyé leur déjeuner accroché et récalcitrant, la corde était tendue sur un plan incliné vers les charmants sauriens et une petite caméra était placée sur la corde, captant impudiquement son combat. Ses mains blessées et mouillées glissaient légèrement sur la corde, dont elle s'aperçut avec l'acuité des futurs condamnés, que sa trame, loin d'être neuve, paraissait déjà s'effiloche par endroits. Quitter ce pseudo sentiment de sauvegarde et ramper vers la rive opposée aux gros lézards, qui étaient ressortis de l'eau, gueule terrifiante grande ouverte, aux aguets malgré leur apparente nonchalance. Tenir compte du dénivelé de la corde, coordonner bras et jambes, ses bras râpés et écorchés sur les aspérités du tressage grossier, faire jouer les muscles de la nuque menaçant le torticolis, économiser son souffle mais pas sa hargne de s'en sortir, commencer à ramper, oublier les écorchures des mains, le froid et l'eau qui les rendaient léthargiques. Chaque centimètre la rapprochait de l'autre rive. Faire abstraction du mugissement des eaux vives. Rester centrée sur l'objectif. Crapahuter, glisser, se tracter, mains, avant-bras, bras, torse, bassin, cuisses, jambes, chevilles : son corps autant que son cerveau étaient réduits à une dictature musculaire à laquelle elle se pliait sans états d'âme. Elle avançait misérablement mais certainement. Pour éviter que ses mains ne glissent, elle s'était enroulée, lovée autour de la corde rêche, qui lui déchirait la poitrine et le ventre. L'œil béant de la caméra semblait fasciné et zoomait sans arrêt. Elle avançait à reculons, les pieds vers la rive faussement salvatrice mais toujours moins angoissante que l'autre. Au prix d'efforts immodérés et après ce qui lui parut une éternité, elle sut qu'elle avait avancé de dix ou douze mètres. Elle ne pouvait s'accorder de pause malgré les hurlements de ses muscles qui tétanisaient puis se relâchaient : la corde menaçait toujours de rompre.

Elle reprit sa reptation, le deuxième souffle peinant à s'installer. Elle sentit avant même qu'elle ne la vit, une forme noire surgir hors de l'eau et se jeter sur ses jambes. Malgré toute sa concentration, elle ne put réfréner un cri et faillit lâcher la corde, autant de peur que de surprise. Elle s'attendit à ressentir la morsure cruelle de cette mâchoire dantesque lui arrachant les chairs et hurla autant de rage que de frustration. Ce qui s'agrippait à ses jambes portait une combinaison noire déchirée et répondit à son cri de rage par un hurlement de victoire guttural et primitif. La Slovaque. Elle l'avait radiée de ses pensées et voilà qu'elle s'accrochait telle une sangsue vorace à ses jambes, ses muscles bandés, balançant la tête comme une furie, les ongles étonnement longs plantés dans ses côtes, ahanant sous l'effort. La Slovaque, qui avait dû utiliser toute sa force et sa puissance après sa tentative de nager à contre-courant, pour hisser sa masse hors de l'eau, devait être éreintée après tant d'efforts. Et elle menaçait terriblement la solidité de la corde et son propre équilibre.

Sa réaction fut proportionnée au choc provoqué par le surgissement soudain de la Slovaque, dont le visage congestionné était fouetté par l'eau tumultueuse. Elle se cramponna à la corde par un avant-bras, détendit ses doigts par des claquements rapides et rapprochés, en figea deux dans un ciseau rigide, repliant les autres doigts. Elle visa les yeux de la Slovaque et lui envoya les doigts raidis dans les orbites. Elle les sentit s'enfoncer sans résistance et ressortir dans un bruit hideux de succion tandis qu'elle rattrapait la corde à une vitesse folle due autant au stress

qu'au soulagement et au dégoût. L'orbite myosotis pendait lamentablement de l'œil gauche et semblait l'interroger d'un air hébété sur tant de haine. L'étau de métal des cuisses autour de ses jambes sembla accuser le coup et déjà se relâchait l'impétueuse pression. Dans un grincement atroce, des brins de plus en plus épais de corde commençaient à casser sec. Le drone resurgit et se plaça face à la Slovaque : elle pouvait *presque* ressentir la fascination morbide de la lentille qui faisait le point sur les filaments baveux de l'œil énucléé. Il fallait en finir, et vite, la fatigue, voire la lassitude autant morale que physique menaçait de rompre le fragile équilibre des forces. D'un coup de coude asséné avec force mais sans méchanceté, elle explosa le délicat nez fin de la Slovaque, déjà hors combat, qui se laissa glisser dans l'eau en douceur, son corps massif laissant des traînées rouges sanguines dans l'eau. L'heureuse perspective d'un festin offert aux sauriens les jeta dans les eaux troubles qui tourbillonnèrent sous leurs grands coups de queue et leurs revirements spectaculaires. Le drone suivit dans un joyeux vrombissement le déchiquetage appliqué de la Slovaque. Le souffle court, les doigts visqueux et poisseux de sang, elle reprit sa reptation. La corde céda à quatre mètres du rivage, à un endroit plus ou moins à l'abri du courant et elle regagna la rive épuisée mais vainqueur. Le drone, pareil à une mouche entêtante, ronronnait au-dessus de sa tête. La berge boueuse, sadiquement glissante, en pente et hérissée de rochers, fut pénible à grimper. Ses muscles endoloris, ses chairs brutalisées, ses doigts recroquevillés sous l'effort, sa peau agressée par le froid, l'humidité et le stress, se couvrit de chair de poule presque douloureusement. Elle sut que le pire était passé, que la traversée de la jungle n'en serait pas une, que l'épreuve était terminée. La végétation dense s'ouvrit sur deux militaires dont l'un lui tendit un blouson sans un mot. Elle l'enfila et les suivit en silence jusqu'à une jeep et ainsi s'acheva la deuxième épreuve.

Les épreuves se succédèrent, plus ou moins espacées, jamais monotones, toujours jusqu'au-boutistes. Elle les affronta une à une, sans états d'âme, sa rage de vaincre toujours intacte quand ses plaies saignaient encore. Elle se frotta à un ordinateur retors lors de parties d'échecs simultanées, affronta des émeutiers doublés de casseurs, déroba et força un coffre-fort, sauta à l'élastique attachée à un cadavre d'ours et tant d'autres choses... Les caméras faisaient tellement partie du paysage qu'elle ne les voyait plus. Même quand elle dormait ou se reposait, cet entêtant ronronnement et cette béance obscure ne lui laissaient pas de répit. Elle ne recroisa qu'une fois le Japonais, et jamais deux fois les mêmes adversaires. Les règles et le mode de sélection et d'éviction étaient totalement opaques. Quelles règles, d'ailleurs ?

La dernière épreuve n'en paraissait pas une au prime abord, mais elle savait que toute la perversité du jeu consistait justement à varier et moduler les plaisirs et elle s'était préparée patiemment, longuement, méticuleusement, intelligemment et non exhaustivement, telle une Spartiate.

Elle fut introduite dans une pièce aussi longue que large, tellement blanche et réfléchissante que s'annihilait tout angle, tout relief. Une lumière crue tombait du plafond sans aucun tamis qui l'adouçât. Seules les caméras éclaboussaient d'une tache sombre l'immense hangar. Son regard se posa sur un petit groupe d'enfants. Ils lui tournaient le dos mais elle devinait leur jeune âge à leur petite taille et à la finesse de leurs membres. Ils étaient extrêmement silencieux,

assis par terre en demi cercle, dos vouté, regardant quelque chose qu'elle ne voyait pas pour l'instant. Elle s'avança à pas feutrés. Quelque chose dans l'attitude de ces enfants était étrangement dérangeant. Cet épais silence. Cette immobilité. Ses chaussures crissèrent légèrement sur le sol lui aussi immaculé, mais pas un enfant ne se retourna. Elle continua à s'approcher, son regard inquisiteur se posant sur chacune des nuques, des dos. Cheveux courts, longs, épais, bruns ou frisés. Ils portaient tous un tee-shirt identique, noir, assez moulant, sur lequel était inscrit un mot qu'elle parvint à déchiffrer lorsqu'elle ne fut qu'à quelques pas des enfants : VOLUNTEER. Volontaire à quoi ? De quel type d'expériences des enfants pouvaient-ils être volontaires ? Elle gardait les yeux fixés sur les dos jusqu'à presque pouvoir entendre leur souffle. Quel souffle ? Des enfants ne montait aucune expiration, pas le moindre frissonnement de mouvement, pas un tressaillement, pas le moindre début de geste d'impatience. Leurs nuques et leurs regards semblaient converger vers un point central, un petit boîtier carré où un compte à rebours digital semblait entamé. 4:27. 4 minutes 27 secondes avant quoi ? Elle les contourna par la droite, et contempla enfin les enfants. Entre 4 et 10 ans. Yeux et bouche clos. Cousus, en fait. Un gros fil qui traversait leurs minuscules lèvres de part en part, comme s'ils s'étaient cousus eux-mêmes, en une mauvaise caricature de poupée vaudou. Encore eût-il fallu qu'ils y voient. Un affreux adhésif marron leur barrait les yeux, biffait leurs regards, annihilait leur vue. Un autre morceau placé sur leur petit nez les condamnait à respirer difficilement. Mais dans ce cas, comment n'avait-elle entendu la moindre respiration ? Le chronomètre continuait à défier l'immortalité. Elle se pencha vers l'enfant le plus proche, une petite fille, rousse, cheveux frisés d'Irlandaise et peau tachetée de léopard, 5 ou 6 ans, assise en lotus, les mains posées sur les genoux. Elle saisit en un instant la portée de l'épreuve. « Choix ». Une dague très fine et extrêmement pointue était posée en équilibre précaire dans le creux de la minuscule trachée de l'enfant. Sa lame acérée étirait la peau diaphane, opalescente, guettant le moment de déchirer ces tendres chairs. Une simple ébauche de mouvement et elle s'enfoncerait, pénétrerait, se ficherait, se planterait sans retour possible. Un rapide coup d'œil lui apprit que c'était le cas pour tous les enfants. Elle porta ses mains à sa bouche pour ne pas hurler. Son cri aurait immédiatement condamné les enfants à mourir empalés. 2 :12. « Choix ». Ces enfants ETAIENT volontaires. Elle saisit brutalement. L'épreuve consistait à en sauver un, le plus possible ou aucun. Question de choix, question de temps.

Autre question : comment ces enfants aveuglés, bâillonnés, pouvaient respirer par la bouche sans avoir immédiatement la gorge transpercée ? Elle s'accroupit auprès de la petite fille et se pencha vers sa bouche, en tendant l'oreille et en cherchant la palpitation d'une veine. Rien. Pas le moindre ersatz d'air n'entrait ni ne sortait. Rien ne soulevait la petite poitrine : l'enfant était morte, et il tenait du miracle que sa tête n'ait point encore basculé vers l'avant. 1:44. Vite, un autre enfant. En se penchant pour chercher une trace de souffle, sa main effleura l'enfant et le petit garçon s'empala sans autre forme de procès sur la dague. Elle contempla nauséuse la petite tête brune quand brusquement, elle réalisa que pas une goutte de sang n'avait giclé. Mort. L'enfant était mort avant même de mourir. Doublement macabre mise en scène. Ce devait être le cas pour tous les enfants. Tous, sauf un. Ou une. Ou plus. Ou aucun. 1:18. Il restait une demi-dizaine d'enfants et une maigre poignée de secondes. Combien encore en vie ? « Choix ». 0:49. Elle se releva, se plaça devant les enfants, les observa un court instant et cria à pleins poumons. Trois enfants, les plus faibles, les moins tenaces, sursautèrent dans une surprenante coordination

et basculèrent immédiatement de surprise vers la lame, à peine un gargouillis de sang inondant une carotide. Les lames étaient si affutées qu'elles traversaient sans encombre les fines membranes. 0:11. Il restait deux enfants, les plus coriaces, les plus résistants. Un jeune garçon d'une dizaine d'années. Blond, bien bâti, cheveux tombant sur les yeux. Le parfait modèle aryen. Un futur champion universitaire, le garçon le plus populaire du lycée. Et une fille, 8 ans environ, métisse Latino ou Black, mince, peau pain d'épices. « Choix ». Elle ne pourrait sauver les deux. « Choix ». 0:08. Son regard tomba sur les mains de la petite fille. Posées à plat sur les genoux comme pour tous les enfants. Mais main droite paume ouverte, tournée vers le ciel. Un frémissement. Un majeur qui se tend vers le ciel, en un ultime doigt d'honneur. « Choix ». Elle bondit et se jeta sur la fillette, main tendue vers le menton qu'elle releva en même temps qu'elle écartait la lame de la gorge palpitante. Une fine rayure carmine outragea la jeune gorge mais la fillette était sauvée. 0:00. Comme un enfant exténué qui s'endort à table, le jeune garçon bascula vers l'avant, s'embrochant sans effort sur la dague, offrant sa gorge palpitante au mortel poinçon. Fin des espoirs, mort des projections parentales et sociétales. Elle s'agenouilla auprès de la fillette, replia le doigt tendu et releva son corps souple. Elle détacha avec précautions le sparadrap du nez et aussitôt, l'enfant prit une profonde inspiration. Puis, avec le plus de douceur possible, elle lui décolla le ruban adhésif des yeux. La fille cligna des yeux et planta son regard mordoré et ferme dans le sien. Elle se redressa, tendit la main à l'enfant et elles sortirent ensemble sans un regard pour les petits corps désarticulés, tous affalés désormais, dérisoires marionnettes abandonnées sur le sol. Volontaires. Volontairement cousus, volontairement sacrificiels. Pour elle.

L'immaculé silence fut souillé de mille bruits et dévasté par des cris, des exclamations. Elle cligna plusieurs fois des yeux devant les flashes, alors que l'enfant ne cilla pas. Une foule se pressait devant elles, se fendant à leur passage et se refermant derrière elles. Elle fut touchée, palpée, effleurée, serrée, embrassée, ovationnée, félicitée. On se jeta à ses pieds, on la salua respectueusement. Des inconnus voulurent la porter en triomphe, elle sentit la petite main glisser hors de la sienne, l'enfant lui fut arrachée et déjà, elle était juchée sur de solides épaules. Elle se vit partout, démultipliée, agrandie, disséquée, sur des écrans géants. Chaque pore de son visage était exposé à tous. Son nom en immenses lettres d'or s'étalait sans modestie. Des jingles triomphants résonnaient et venaient s'écraser à ses oreilles. Elle voulut se retourner pour essayer de voir où était passée l'enfant, mais déjà, on la posait au pied d'un escalier menant à une estrade. Des milliers de confettis joyeux s'accrochaient à ses cheveux, à ses vêtements. Elle vit les membres du Comité des Sages qui l'attendaient, triomphants en haut de l'estrade.

Elle monta les marches sans hâte, une à une, savourant les cris, les vivats, son nom répété *ad nauseum*, vers son destin. Elle se voyait partout, sous tous les angles, démultipliée et unique. Son moment. Elle atteignit l'estrade ou trônait un pupitre et devant lequel se tenait, les yeux mi-clos et le sourire modeste, le Grand Représentant du Comité. Il ouvrit les bras pour une accolade et elle sentit très distinctement les effluves discrets du musc et du thé vert. Une immense acclamation monta de la foule, presque une collective hystérie, dont elle était le récipiendaire. L'homme, après l'avoir étreinte, se détacha un peu d'elle et lui leva le bras gauche en signe de triomphe. Le tumulte indicible l'attint comme une balle. Elle se voyait, bras dressé, face à des milliers de gorges ouvertes, hurlant son nom.

L'homme abaissa son bras et extraordinairement, le silence tomba d'un coup. L'homme s'approcha du micro et sa voix s'éleva, reprise et amplifiée par des haut-parleurs, résonnant au creux de ses os : « En ce jour exceptionnel de Juvénile 2026, Nous, représentant du Comité des Sages, t'accueillons parmi nous pour célébrer ta victoire. Pour acter ton triomphe, Nous te prions de lire la Déclaration Universelle du Monde Nouveau et du Nouvel Ordre. »

Déjà, un général se présentait, un parchemin posé sur un coussin écarlate. Il s'inclina respectueusement devant elle et lui tendit le document en silence. Sa main ne trembla pas lorsqu'elle effleura la trame sacrée. Elle l'ouvrit, s'approcha du micro et lança d'une voix claire, forte, assurée :

Si...

Si tu peux détruire l'ouvrage d'une vie
Et faire cents hommes le rebâtir,
Ou perdre en un coup le gain de cent miséreux
Sans un geste et sans un soupir ;

Si tu peux être forte sans jamais être faible,
Si tu peux être forte sans jamais de remords,
Et, te sentant haïe, haïr à ton tour,
Toujours lutter et te défendre ;

Si tu ne peux supporter que d'entendre tes paroles
Être idolâtrée par des gueux et exciter des sots,
Et t'entendre mentir à leurs bouches folles
Sans te renier toi-même d'un mot ;

Si tu peux rester maître en étant populaire,
Si tu peux tromper le peuple en défaisant les rois,
Et si tu peux manipuler les soi-disant sincères,
Sans que personne ne soit tout pour toi ;

Si tu sais méditer, observer et connaître,
Sans jamais cesser d'être sceptique ou destructeur,
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître,
Penser comme seuls les libre-penseurs ;

Si tu peux être dure sans jamais être en rage,
Si tu peux être brave et jamais imprudente,
Si tu sais être ferme, si tu sais être sage,
Sans être morale ni pédante ;

Si tu peux rencontrer Triomphe après Défaite
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Quand tous les autres les perdront,

Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire
Seront à tout jamais tes esclaves soumis,
Et, ce qui vaut mieux que les Rois et la Gloire
Tu seras Présidente, ma fille.